

Patrice Meyer-Bisch

Introduction

LE PARADOXE D'UNE PERSONNALITÉ FRAGMENTAIRE

Prise de façon descriptive, l'opposition entre personnalité autoritaire et personnalité démocratique, risque de nous placer dans une alternative simplifiée entre le dur et le mou, le fermé et l'ouvert, l'autoritarisme et le libéralisme, le monisme et le pluralisme. C'est une véritable ornière. De plus, s'il est facile de qualifier ce qui est ferme et déterminé, l'évocation du fluctuant relève, semble-t-il, exclusivement de la voie négative : anti-autoritarisme, anti-bureaucratisme, déréglementation, dérégulation. Or, si le bureaucrate, l'autoritaire, le dogmatique, l'orthodoxe, le messianique sont perçus comme négatifs, néfastes, voire « anoniques », au regard de certaines normes sociales ainsi que le remarque Jean-Pierre Deconchy, on serait amené à définir la personnalité par la négation du négatif, ce qui est insensé. Et on peut encore ajouter à cette indétermination, puisqu'il est également possible de procéder à la négation d'autres personnalités : nationaliste, mafieuse, et ultralibérale.

Les catégories en opposition de contrariété sont certes utiles au niveau descriptif et permettent peut-être de caractériser parfois des pathologies psychosociales, mais elles nous donnent peu d'indications pour définir ce que peuvent être les caractères significatifs d'une personnalité démocratique. Par antinomie avec les notions d'ordre et de dogme, peut-être a-t-on un peu oublié que l'attitude démocratique n'est pas qu'une ouverture au pluralisme ; elle est une foi dans une idée à deux faces : démocratie/droits de l'homme. Dans une logique rationaliste, cette idée demeure et demeurera mal connue, comme l'idée de science, mais elle est nécessaire pour délimiter un champ. Nous sommes dans une perspective normative, non au sens d'une norme

déjà donnée et imposée comme dans le cas de l'idéalisme autoritaire, orthodoxe ou messianique, mais d'un concept qui oriente.

Partons de l'hypothèse que cette personnalité n'est ni autoritaire, ni libertaire, mais *fragmentaire*. Si on refuse en effet de réduire la démocratie au libéralisme, et qu'on considère au contraire qu'une culture démocratique est une tradition, lente et discontinue, tendant à l'édification rationnelle de valeurs et d'institutions permettant la gestion des oppositions vers la recherche de solutions raisonnables, alors on doit abandonner les contraires mentionnés ci-dessus avec la même détermination : ils appartiennent à un seul genre, celui du non-démocrate, de l'arbitraire. Autoritarisme et libéralisme (dans leurs formes extrêmes) reviennent à la loi du plus fort, et non à celle de la raison partagée. La démarcation est nette.

La culture démocratique abandonne l'ornière, l'opposition des contraires, pour atteindre le niveau de la contradiction : elle contredit aussi bien le réductionnisme autoritaire que l'indétermination ultra-libérale ; les valeurs de dialogue s'opposent aussi clairement à la soumission à une autorité érigée en pyramide qu'au compromis libéral fondé sur le rapport de force des groupes de pression. Nous sommes à un niveau différent, rationaliste et non plus empirique et pragmatique.

C'est pourquoi Jean-Pierre Deconchy constate « un manque d'outillage métrique » pour caractériser une personnalité démocratique. Où faut-il la situer sur l'échelle du dogmatisme ? Au milieu ? La démocratie a ses principes, les droits de l'homme, et elle est obligée d'exercer une censure en leur nom, de démarquer des « interdits ». Peut-il y avoir alors une orthodoxie démocratique ? Oui, dans la mesure où le sujet « accepte, et même demande que sa pensée, son langage et son comportement soient régulés par le groupe » selon la définition donnée par Deconchy. Mais il ne s'agit pas du groupe idéologique ; la régulation est uniquement opérée selon les valeurs fondatrices d'une tradition de dialogue, écartant comme arbitraires, comme simples opinions, les avis qui ne sont pas passés par la *médiation dialectique*. C'est une méthode et une éthique, non un catéchisme. Cependant la méthode n'est pas sans contenu principal : le sujet a toujours accès à la rationalité, ainsi que le remarque Deconchy pour parler d'une orthodoxie démocratique, tel est le critère normatif : une philosophie du sujet acteur et auteur dans son interprétation dialoguée des droits de l'homme et de la démocratie.

Cette perspective normative se distingue nettement aussi du paradigme naturaliste de la consonnance, selon lequel l'homme serait naturellement démocrate. Ce point de vue expliquerait partiellement qu'on n'ait pas jugé nécessaire jusqu'à présent d'en définir la personnalité : elle se trouve en fait réduite, comme dans tout naturalisme à quelques traits sommaires ; c'est une personnalité libérale et tolérante. Ce paradigme est véhiculé actuellement sous les exhortations à la tolérance, la convivialité, la culture de paix. Il est, ainsi que le remarque encore Deconchy, totalement réducteur d'une dimension fondatrice du rationalisme et donc de l'idée de démocratie : celle de la raison dissidente, objectante, dissonnante par rapport à l'opinion majoritaire. Le démocrate n'est pas un homme du compromis à tout prix, mais de la lutte pour un projet. Est démocrate celui qui sait que rien n'est donné, qui sait que sa foi dans la raison n'apporte aucune

confiance dans un avenir meilleur car le pire peut être devant nous. Si la nature humaine peut bien être dite rationnelle, cela ne signifie pas un retour au naturalisme, car cette raison reste mal connue, et personne ne sait ce que cet homme en fait et en fera. La tradition démocratique ne peut renier ni le rationalisme grec, ni celui des Lumières. Mais la foi rationaliste contemporaine ne nous donne pas les moyens de nous assurer de l'avenir. Elle continue seulement à justifier la lutte de la science sur l'ignorance, du *logos* sur la *doxa*, quitte à placer l'incertitude et la pluralité avant la sécurité.

La voie est difficile et tous les conservatismes se liguent pour l'enliser; voilà pourquoi nos régimes sont bien plus libéraux que démocratiques.

Ce n'est pas l'union qui prime dans une culture démocratique car ce ne sont pas les valeurs morales qui sont premières. N'en déplaise aux bien-pensants, ce sont les valeurs intellectuelles. Ce n'est pas la tolérance, mais le débat. Les valeurs morales affirmées en premier sont aveugles et donnent matière à tous les moralismes. Or on sait que les régimes de soumission à l'autorité ne vivent que par le moralisme: celui qui est engendré par le principe de l'« union à tout prix ». Lorsque les valeurs intellectuelles sont mises à la première place, elles orientent les valeurs morales dans une éthique qui place l'âpre débat en son principe, et donc le risque et le pluralisme actif, la recherche de sens toujours fragmenté.

Si on accepte ce rejet du présupposé moraliste (non pas moral), on ne peut plus découvrir l'homme démocrate par négation de l'homme machiavélien. La raison leur est commune; Alexandre Dorna remarque que, paradoxalement, les deux comportements, machiavélien et démocratique, semblent correspondre. Dans les deux cas, il s'agit d'une rationalité en situation, d'une rationalité stratégique, celle qui compare les rapports de forces. Il serait trop facile ici d'opposer une raison utilitaire à une raison des fins. La distinction est certes nécessaire, mais l'opposition relève encore du puritanisme. La perversion n'est pas là où on le croit, elle est partout où la vertu est proclamée comme dogme, prônée sans la négativité qui la constitue. Les droits de l'homme ne sont pas un dogme, mais des interdictions et obligations qui font système, de façon contraignante et inachevée.

Dans une culture démocratique, toute vertu morale est fragmentaire, et seule l'intelligence en débat permanent peut gérer l'espace de nos libertés avec les contradictions que les vertus dessinent. Ainsi en va-t-il des droits de l'homme qui s'opposent les uns aux autres. Ce n'est pas la dignité humaine que l'on proclame à cor et à cri, mais des droits bien maladroits, surtout quand on ne sait pas les lier. L'application unilatérale de l'un d'eux conduit aux aberrations et aux idéologies, alors que l'interprétation de leurs interdépendances en système détermine peu à peu les traits d'une structure démocratique.

Puisque les travaux de psychosociologie semblent manquer, alors qu'il est plus qu'opportun de déterminer les marques de cette personnalité démocratique, qu'il me soit permis de soumettre une hypothèse de travail, philosophique, structurée de façon tripartite. Il ne s'agit pas là d'un présupposé idéologique, mais d'une conformité de la méthode à l'objet: si on admet simplement qu'une culture démocratique est une culture des modes de dialogue, des dialectiques, il n'est pas

bien audacieux de penser que nous pouvons déterminer les caractères d'une personnalité démocratique dans son aptitude à créer les conditions du dialogue et à répondre à ses exigences.

En voici quelques expressions :

Le fragmentaire. L'attitude de dialogue consiste à chercher du sens et à savoir que, dans le meilleur des cas, on n'en trouvera que des fragments. Un fragment est un morceau qui montre et livre quelque chose de la totalité : c'est peu et beaucoup à la fois. L'autoritarisme croit en l'unité, réduisant le complexe au simple; le libéralisme ne reconnaît que l'émiété, le dispersé, le pluriel sans raison d'unité. Une structure démocratique, limitée, imparfaite et transitoire, délivre du sens : un acte social de reconnaissance concrète du sujet rationnel, acteur et auteur.

Toute structure démocratique apparaît comme un segment de droit. Toute démocratisation se remarque à l'invention d'un nouveau segment, c'est-à-dire d'un droit reconnu à la dignité de l'homme rationnel, acteur et auteur. Le démocrate ne peut croire que l'unité est accessible, il ne peut réduire la fracture qui existe entre les segments et sur laquelle l'usure du temps agira de toute sa force accumulée; il ne peut nier non plus l'immense chantier du non-droit, du non-sens, de l'arbitraire. Il ne veut rien ôter à la distance entre l'idée et le réel, car s'il croit en l'idée, il ne confond pas l'idéal et le réel. Mais il sait par expérience que la raison est capable d'inventer de nouveaux modes sensés d'existence, de nouvelles distinctions et articulations des pouvoirs, des nouveaux espaces de libertés. Il semble que le démocrate soit celui qui lutte pour des fragments. Les thèmes qui suivent sont marqués par cette logique de l'intermédiaire.

Un rationalisme intermédiaire. Si le rationalisme démocratique ne peut croire à aucun achèvement possible, il reste que l'autodétermination des concepts, selon la description hégélienne, est une partie de sa foi. Le droit conduit au droit, le système des droits de l'homme contient une capacité d'autodéveloppement par sa rationalité même. Par ailleurs, les limites de plus en plus étroites du monde tendent à mettre les forces sociales en demeure de conciliation. L'idée de progrès, indissociable de celle de rationalisme, est paradoxalement sauvée dans le désordre présent : tout montre que la raison ordonnée socialement, est capable d'inventer prodigieusement. Mais le prix à payer est trop élevé. Le rationalisme ne conduit pas les démocrates à l'optimisme; ils savent que les solutions arriveront, mais quand les plus pauvres seront morts, quand les malades du sida auront laissé à leur famille le poids inhumain de la dette irresponsable. Ce ne sont pas les démocrates qui célèbrent en grande pompe la fin des guerres, car ils savent non seulement que les destructions sont irrémédiables, mais qu'elles continueront à tuer encore longtemps après l'armistice, des hommes, des espoirs et de la culture. Non optimiste mais lutteur, il participe à l'édification des barrières contre l'arbitraire.

Le jeu du temps dans le présent. Les autoritarismes mettent le temps à plat : le passé y est glorifié et officiellement intouchable (en fait manipulé à chaque tournant politique, la photo de famille est refaite), l'avenir y est radieux et aliénant. Le présent n'a donc plus d'épaisseur. Il est soumission au souvenir comme à l'attente, au couple passé-futur déposé au parti, déposé par le parti. Dans une culture libérale au contraire, le passé n'a pas d'autre sacralité que parfois légendaire, les patrimoines se bradent, et le futur est un chantier nu. Le présent y est fuite, marché de destruction/reconstruction sans repère.

Une culture démocratique est une mise en jeu de l'amplitude passé-futur dans le présent, une revalorisation de celui-ci. Le passé y est source, mémoire dont la réinterprétation permanente engage l'édification présente des projets. Les hommes sont dépositaires, au sens de responsables, et acteurs de la mémoire comme des projets ; ils ont à gérer l'aventure temporelle, aussi bien au niveau des horloges qu'à celui des représentations du temps, ainsi que le montre la contribution de Javier Santiso. Dans une culture démocratique l'amplitude temporelle est en débat, car elle est à la mesure de l'acte. L'acteur doit procéder à des arbitrages intertemporels qui mettent en jeu le temps réel et les représentations médiates d'un *présent composé*. La proximité du passé et du futur augmente d'autant le jeu des interférences présentes, temporalités différentes en coïncidence, en proportion de la coïncidence des actions différentes. La contribution de Gonzague Pillet, dans la troisième partie, met en lumière un aspect de cette difficulté : comment concilier la relative rapidité de la décision et la lenteur de son impact à propos de l'environnement, sans une modification de la représentation temporelle ?

La représentation du temps en démocratie est une composante essentielle du débat, puisqu'elle détermine l'identité à sauver et à projeter, le cadre et l'enjeu du choix, l'économie de toute décision.

Nous n'avons pu ici mener l'analyse parallèle au niveau de la représentation démocratique de l'espace et du territoire. La personnalité prend ses marques dans le temps comme dans l'espace. « *Il y a des troubles de la territorialité comme il y a des troubles de la personnalité. Et les époques qui changent de paradigmes y sont évidemment plus sujettes que les autres.* » (J.-L. Piveteau, *Temps du territoire*, Genève, éd. Zoé, 1995, p. 9). S'il est vrai que les crises de paradigmes peuvent passer, il reste que la temporalité et la territorialité démocratiques ne sont jamais données. Elles sont à représentation variable, à proportion des actions qu'elles situent, des subjectivités qui les déploient. On y retrouve la même approche active et fragmentaire. Le démocrate est celui qui apprend l'art de bâtir son « écoumène » par une réparation et une adaptation incessante à son agir, cherchant à borner les chemins de rencontre, à construire partout de nouvelles façons de se « nicher » et d'aller vers autrui. C'est un interprète permanent des valeurs communes dans les temps et les espaces. L'interprétation suppose une foi dans le sens et la pluralité, l'interprète est celui qui, conscient du flux et de l'indéterminé, fixe, tel Hermès, des bornes pour cheminer ou s'arrêter.

Eprouvant une cassure en lui-même, la fragmentation de sa propre personnalité, il a conscience que dans les temps, les espaces et les choses, dans la droiture de la parole qui tente de les relier, se jouent les contours de sa propre personnalité, son identité, jalousement individuelle, mais avec la force aussi de rassembler bon nombre de fragments pour créer tant bien que mal des personnalités morales.

Certes, cette description semble loin de la culture dominante favorisant les tolérants trop soumis aux autorités présentant bien. Ceux-là *consomment* — le mot est lourd de sens — nos libertés. Ceux qui savent *écrire* des fragments de droit sont d'une autre trempe.